

*Suite en sol indien* de Pascal Sabourin  
*Les Fruits de la pensée* de Christine Dumitriu Van Saanen

Éloïse Brière

---

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004411ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004411ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Brière, É. (1992). Review of [*Suite en sol indien* de Pascal Sabourin / *Les Fruits de la pensée* de Christine Dumitriu Van Saanen]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 109–111. <https://doi.org/10.7202/1004411ar>

SUITE EN SOL INDIEN  
DE PASCAL SABOURIN  
et  
LES FRUITS DE LA PENSÉE  
DE CHRISTINE DUMITRIU VAN SAANEN

Éloïse Brière  
Université de l'État de New York à Albany (SUNY)

Deux recueils de poésie provenant de l'Ontario, *Suite en sol indien* de Pascal Sabourin et *Les Fruits de la pensée* de Christine Dumitriu van Saanen, ont vu le jour en 1991 au Manitoba (Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1991). Écrites toutes les deux par des universitaires, ces oeuvres invitent le lecteur à s'interroger sur les origines et la finalité de la vie.

Si l'aboutissement du processus poétique se rejoint dans les deux recueils, on y décèle peu de ressemblances en ce qui concerne le ton et la forme poétique. Les vers libres, lyriques ou intimes de Sabourin se distinguent nettement de ceux de sa collègue torontoise qui souvent préfère le sonnet, l'alexandrin et la rime. Cependant leur divergence est encore plus marquée dans les perspectives qu'ils proposent sur le savoir et la science. Pour Sabourin, la science trahit les hommes : « Cérébraux célébrés », ils se « bercent satisfaits comme des cochons repus ». Le champignon nucléaire « ... dans l'azur japonais » (p. 4) rend cette trahison on ne peut plus claire.

À l'opposé, Christine Dumitriu van Saanen, dans les premières parties des *Fruits de la pensée*, salue le rôle du penseur qui perce les mystères de la vie : « les penseurs/ Qui brisent le sommeil des rêves à l'écoute. » (p. 1) Les poèmes de van Saanen proposent une série de méditations abstraites sur la vie, fondées dans une foi en la pensée humaine : « La force du cerveau dissipera les brumes. » (p. 14) Comme on le voit dans l'extrait suivant, c'est grâce à l'approche scientifique que le chercheur, à force d'examiner les causes et leurs effets, découvre la vérité.

Des inconnus épars, tu arrachais le voile,  
En repensant du roc, le gouffre du départ.  
La cause de l'effet, tu la trouvais plus tard,  
La vérité blottit dans tes lueurs, sa moelle.

(« Portrait », p. 14)

Cinquième volume de poésie publié par ce professeur, ingénieur géologue à l'Université de Toronto, le titre, *Fruits de la pensée*, souligne le caractère cérébral de ses poèmes. Cette caractéristique se reflète également dans

les aspects formels de ses poèmes. Ils sont le plus souvent de forme fixe, comme si la rime et le rythme, hautement travaillés, constituaient autant de preuves du travail de l'esprit qui en est leur objet.

Contrairement à van Saanen, Sabourin se méfie de la science (« Oh! attention la science/ Ça vous bouche un trou... » (p. 3)), car si la nature porte les blessures infligées par l'homme, c'est que les progrès scientifiques le poussent à ce genre de sacrilège. Hiroshima et Saïgon sont, pour ce poète, autant de preuves de l'effet pervers des sciences exactes. Le poète réclame alors que cesse le monopole des « Grands Capitaines rationnels » (p. 5), afin que l'homme reprenne contact avec l'essentiel : la nature. Celle-ci se manifeste dans le « sol indien », invoqué dans le titre ainsi que dans la dernière partie du livre.

Mais avant de communier avec ce sol indien, le poète dénonce, dans les deux premières parties du recueil, les abus du monde contemporain. Il expose le danger que recèle le nucléaire, grande réussite trompeuse de la « Science et l'Imagination » avec ses tuyaux « anesthésiques/ Parce que nous croyons t'avoir vaincue » (p.37). Il observe les forêts décimées soit par les *bulldozers*, soit par les pluies acides, alors que la marée noire recouvre les plages de l'Alaska. Puis, son regard s'arrête sur l'homme; trahi par l'Église, la société et l'histoire, il ne lui reste plus qu'à s'interroger sur son « franco-moi », produit des « Durs hivers d'un peuple ignoré » (p. 24). S'affirmant enfin, il s'écrie (comme Menaud) : « Je suis ici/ Je suis d'ici/ Je reste. » (p. 24)

Terminant son tour d'horizon du monde contemporain, le poète adopte une tonalité plus intime dans la deuxième partie du recueil intitulée « Envols ». Il s'agit d'une série de tentatives — d'envols — pour rejoindre l'autre : l'Anglo-Ontarien, la femme, le passé, la France. Souvent ratées, ses tentatives de communication conduisent le poète à l'orée de la forêt.

Le lyrisme soutenu des deux dernières parties du livre s'enracine dans la nature, qui en constitue à la fois le cadre et le sujet. C'est ici « Au milieu de fiers mélèzes centenaires (que)/ Nous nous abreuvons sans réserve/ Nous sommes chez nous... » (p. 74) Cette appartenance franco-ontarienne au terroir est toutefois doublée d'une présence troublante. Norman se faufile dans les poèmes, témoin silencieux amérindien, cet « Homme dont on a dérobé jusqu'au nom/ Et qui n'entend plus la voix de ses pères » (p. 110). Ainsi même au cœur de la nature, on retrouve les traces de la mort que l'homme et la civilisation infligent aux autres êtres, aux autres cultures.

Pour van Saanen, Canadienne d'origine hollandaise, si la nature souffre également (« Forêt »), elle est aussi lieu où le poète communique avec les forces primordiales. Contrairement à Sabourin, la nature ne symbolise pas l'attachement du poète au continent nord-américain; plutôt, elle y puise des forces qui la conduisent vers les autres. Ainsi nous trouvons un mouvement chez van Saanen qui, dans les premiers poèmes, va d'une exploration de la pensée et de l'esprit (parties 1 et 2 du recueil), qui se fond avec la na-

ture (partie 3), et qui finit par évoquer l'humanité (partie 4). Ce trajet débouche, à la fin du parcours, sur une série de petits poèmes lapidaires, réflexions du poète sur l'évolution de l'humanité, la sagesse, la réalité, et l'infini. Au terme de ces méditations, c'est la mort qui attend : « La cellule meurt sans faire de bruit. » (p. 76), écho du « dernier sommeil » (p. 79) qui attend notre « enveloppe périssable » (p. 85).

Deux oeuvres, l'une d'une beauté sobre, ancrée dans l'humanisme et la pensée, l'autre, plus lyrique, enracinée dans les sols du Nord, nous conduisent à réfléchir sur la vie et la mort.